

l'eau bouillante sortant du sol glacé et creux et pouvant atteindre vingt mètres de hauteur. Quittant Reykjavik pour continuer plus au nord, le navire se trouve dans la région des brumes, si bien décrites par Loti avec *Pêcheur d'Islande*, puis c'est la rencontre d'icebergs et de l'îlot Jean Mayen qui porte encore un volcan. C'est bientôt le Spitzberg, terre désolée couverte de glaciers dont on nous raconte la conquête et les essais d'exploitation de charbon, une curieuse causerie avec des colons laissant pressentir l'abandon complet et prochain de ces établissements. Puis c'est au milieu d'une population de phoques et de morses que les voyageurs vont reconnaître la banquise du pôle, et, prenant la route du retour, atteignent le cap Nord en Scandinavie et font escale à Hammerfest le port le plus septentrional de l'Europe. Ils visitent aux environs un curieux camp de Lapons où M. Pierre Goemaere n'eut pas le courage de se servir après son possesseur, une femme, d'une cuiller à soupe qu'elle venait de se mettre dans la bouche. Le navire finit par regagner l'Angleterre à travers l'enchantement des fjords norvégiens.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue universelle : Jean Jaurès, d'après les cahiers de Maurice Barrès. — *La Nouvelle Revue Française* : Barrès d'après le journal de M. André Gide; nécessité sociale de l'uranisme; deux mots de Barbey d'Aurevilly. — *La Revue de Paris* : Barrès dangereux en 1900 pour la jeunesse; le suicide de son neveu, Charles Demange. — *Cahiers du Sud* : M. Paul Valéry défini par lui-même. — Mémento.

On continue de publier les « Cahiers » de Barrès. **La Revue Universelle** (1^{er} juin) contient des fragments datés de 1906 à 1907. Ils montrent la Chambre des Députés vue par l'écrivain. On ne recommence pas *Leurs Figures*, chance unique dans la carrière de Barrès. Aussi bien, les sujets d'indignation duraiient-ils encore; mais la faculté d'indignation a pu s'éteindre. Celle de voir juste n'a pas beaucoup distingué Barrès de la moyenne des hommes. Il était trop sec pour comprendre, quelle que fût son intelligence, la généreuse personnalité d'un Jean Jaurès. Il perd le meilleur de sa distinction, prend un air déplorable de parvenu, puis de revêche

principal de collège, dans cette historiette qu'on va lire et qui méritait une conclusion moins plate :

Jaurès. — J'entre à la bibliothèque. Je vais m'asseoir à une vaste table ovale. Il y a trente places et six personnes assises. L'une d'elles est Jaurès. Il lève sa grosse figure congestionnée; à peine si nous nous saluons d'une vague inclinaison, encore est-elle de moi et plutôt circulaire. Il se remet au travail. Tout d'un coup : « Vous n'irez pas à Venise, un de ces jours, monsieur Barrès? » Il continue : « Cette année, pourtant, je voudrais voir ce qu'il y a dans Florence, dans Rome... Mille francs, cela suffirait-il pour trois semaines?... Je voudrais aller en Grèce, le voyage en Grèce est-il coûteux? » Ce petit ton de jeune homme, d'étudiant, chez un esprit qui peut se croire si grand, qui occupe tant de place, me touche, me le rend respectable et même sympathique.

Ce n'est pas un comédien, en dépit de son genre de talent.

Un peu plus jeune qu'il n'était alors, Barrès aurait vu Jaurès, comme il a vu Renan, avec irrévérence. Il est tout à fait certain que la vaste culture d'autrui l'irritait. « Quelle est cette voix toulousaine qui s'élève? », écrit-il à la date du 14 juin 1906. Une voix lorraine, à la bonne heure, s'exprimât-elle en jappements de roquet, Barrès la chanterait avec application! Jaurès orateur lui « déplait même par son habileté ». Il est trop grand pour Barrès. Il faut à celui-ci rapetisser, réduire le modèle. Il n'a plus la verve de jeunesse qui lui permettait un jeu fin avec Renan. L'ironie du maître le lui avait d'ailleurs facilité. La conviction, l'enthousiasme du tribun, sont un reproche à la nature de cet auditeur particulier dont il faut que s'exerce la critique. Et voici la note du cahier :

Il est exigeant, s'arrête si un élève se penche à l'oreille de son voisin. Cependant la salle ne le troublait pas. Etonnée, ahurie, intimidée de cette force oratoire et de ce poète absurde, elle ne faisait aucune manifestation (sauf ses mamelucks). A certains instants, le langage devient métaphysique, obscur, un peu de pathos aussi. On s'abstient de manifester.

Par instant, Jaurès se tourne vers eux la main en l'air, achevant de rythmer sa phrase.

Le bras demi-étendu, courbé, étendu devant lui, le doigt détaché de la main demi-close. Le corps puissant, plein, lourd, mais une sûreté, une paix de gros poney.

Ivresse des systèmes, poète, curiosités.

Evidente puissance, de là une générosité.

Artiste. Faut-il dire artiste grossier? Non, il fait ses fresques.

A la tribune, il se congestionne, il a ses éblouissements.

Sa patte lourde qui s'élève et s'abaisse.

Préoccupation constante de faire rentrer dans ses thèmes tous les noms des théoriciens et des socialistes d'Europe; souci de donner un avis, de prophétiser sur l'univers entier : ce que doit faire la Douma, ce que pense le Congrès d'Erfurt, ce que dit Vandervelde. Un *professeur*. Il s'interrompt si l'on cause, écoute mal.

— Huissier, il y a une mouche qui vole. (On attend : « Vous me copierez cent lignes. »)

Décidément, le peintre est par trop inférieur au modèle. Cette boutade finale condamne son auteur. Toutefois, elle le condamne moins que cet aveu échappé de sa plume : « Il est écœurant d'entendre toujours parler du bonheur du peuple. »

M. André Gide publie des « Pages de Journal » (entendez de « son » journal) dans **la Nouvelle Revue française** (1^{er} juin). Il y parle pertinemment du Barrès révélé par les « Cahiers » :

La pernicieuse, la déplorable influence de Barrès. Il n'y a pas eu plus néfaste éducateur, et tout ce qui reste marqué par son influence est déjà moribond, déjà mort. On a monstrueusement surfait ses qualités d'artiste; tout ce qu'il a de meilleur ne se trouve-t-il pas déjà dans Chateaubriand? Rien ne montre mieux ses limites que ses *Cahiers*, qui, à cet égard, sont d'un puissant intérêt. Son goût de la mort, du néant, son asiatisme; son désir de popularité, d'acclamation, qu'il prend pour un amour de la gloire; son incuriosité, son ignorance, ses dédains; le choix de ses dieux; mais ce qui me déplaît par-dessus tout : la mièvrerie, la molle joliesse de certaines de ses phrases où respire une âme de Mimi Pinson...

A quelques pages de là, M. Gide écrit encore, de Barrès :

Son besoin de chercher partout et sans cesse un enseignement, une « leçon » — m'est insupportable. Vasselage où l'esprit s'avilit. Les grandes œuvres ne nous instruisent point tant qu'elles ne nous plongent dans une sorte d'hébétude presque amoureuse. Ceux qui cherchent partout leur profit, je les compare à ces prostituées qui, devant que de se livrer, demandent : « Combien tu donnes? »

M. André Gide note dans son journal :

Nul peuple n'eut plus le sens et l'intelligence de l'harmonie que le peuple grec. Harmonie de l'individu, et des mœurs, et de la cité. Et c'est par besoin d'harmonie (intelligence autant qu'instinct) qu'ils donnèrent droit de cité à l'uranisme. C'est ce que j'ai tâché de faire voir dans *Corydon*. On comprendra ce livre plus tard, lorsqu'on aura compris d'abord qu'une grande part du malaise de notre société et du dérèglement de nos mœurs vient de ceci qu'on en prétend bannir l'uranisme, indispensable au tempérament d'une société bien réglée.

On a très suffisamment compris *Corydon*, je crois. On l'a si bien compris que l'uranisme est en progrès. C'est ce que quelques personnes encore condamnent comme un dérèglement des mœurs. En vérité, l'uranisme n'est indispensable qu'aux malheureux qui s'y adonnent et aux répugnants individus qui en vivent.

M. Gide est mieux inspiré quand il rappelle des « mots célèbres » :

« Parbleu, Monsieur d'Aurevilly, lui disait Jules Lemaitre en le rencontrant dans l'avenue des Champs-Élysées, vous voilà bien merveilleusement sanglé dans votre redingote. »

Alors d'Aurevilly laissait tomber de son haut :

— Si je communiais, j'éclaterais. »

Cela se passe rue Royale. Il est très tard. Plus personne dans les rues; Aurevilly, qui, ce soir-là, a bu beaucoup de petit vin blanc en compagnie de son ami, se soulage. Passe un sergent de ville :

— « Tout de même, Monsieur, vous pourriez vous rapprocher du mur. » Car Barbey garde le sentiment des distances. Alors il se retourne et :

— « Voudriez-vous que je m'écorchasse? »

Barrès est cité par M. Paul Morand — **la Revue de Paris** (1^{er} juin) — au cours d'un essai brillant sur « le suicide en littérature » :

Mais, aux environs de 1900, la littérature en est encore au vieux romantisme sentimental et aigri. Barrès peut donner le change par sa sécheresse, sa précision, son éloignement de toute déclamation. Mais en fait, et surtout par ses premiers romans, il passera à la postérité comme le Chateaubriand de 1900. Comme

lui, il exerce une influence dangereuse sur des jeunes gens en état de moindre résistance morale. *Les Souvenirs* qu'Henri Massis vient de publier sur les années 1905 à 1911 nous montrent les progrès de l'idée de suicide chez Charles Demange, le propre neveu de Barrès. Aucun document n'éclaire mieux l'époque. Ce que Barrès porte en lui « d'inquiet, de dangereux, d'inassouvisable », voilà ce qui a détruit le jeune homme. Il a entendu l'appel de cette voix : « S'enfoncer dans le taillis, pour y mourir... » « Etre annulé, étendu avant l'heure. » Barrès, protégé par une cuirasse de littérature, put se donner à une vie active, à la politique, au nationalisme intégral. Charles Demange ne pouvait que mourir. Il se troua la tempe et son suicide eut une grande influence sur une génération forte mais sacrifiée, nourrie de Bergson et de Durkheim, celle de Psichari, de Péguy, génération cernée par la mort et qui ne lui échappa dans la paix que pour la retrouver dans la guerre.

Si le lieutenant Léon Bernardin — tué à la guerre — vivait encore, il protesterait que le suicide de son ami Charles Demange n'eut point la cause « littéraire » que lui attribue M. Paul Morand. Cette mort a anéanti un être plein de forces et qui, précisément, se fût donné à « une vie active », à une vie publique très probablement. A cause de l'estime où j'ai tenu, lors de leur parution, des écrits posthumes de son ami, Bernardin m'avait rendu visite avant la guerre. Il me raconta les circonstances du suicide de Charles Demange. Ce sont celles d'une comédie mondaine achevée en drame : du Musset où la jeunesse avide d'absolu rencontre la coquetterie, croit avoir inspiré l'amour, s'autorise d'un destin trop perfide pour se réfugier chez les morts.

Le marivaudage triste de deux êtres en représentation constante, sans fraîcheur, factices, dupes l'un de l'autre, pourris, eux, de littérature, a causé le renoncement total de Charles Demange. Ils furent en partie irresponsables de ce malheur. La victime n'était point de cette « génération cernée par la mort ». C'était un jeune homme ardent. Il eût été l'un des chefs de sa génération si la guerre, qu'il eût faite, l'avait épargné. Une intrigue, banale affreusement, où le sort engagea sa crédulité, le dégoûta de vivre.

§

M. Jean Ballard publie dans **Cahiers du Sud** (mai) deux

lettres de M. Paul Valéry à Albert Coste qui apprennent plus, sur l'auteur de *Charmes*, que ses admirateurs ne doivent aux nombreux commentateurs de ses poèmes et de sa pensée. En 1915, il confessait : « L'ambition m'est presque étrangère ». Et il se peignait ainsi :

Maintenant c'est la guerre. Elle durera peut-être assez pour qu'on m'appelle, moi vieille classe. J'ai d'abord souffert de ne rien faire. Le temps était trop tendu pour continuer des exercices de longue haleine; savez-vous ce que je fais : je radoube, repeins et vernis d'anciens vers. Cela est chinois et ridicule, mais cela est traditionnel : à chaque terrible époque humaine on a toujours vu un monsieur assis dans un coin qui soignait son écriture et enfilait des perles...

Dans une seconde lettre, M. Paul Valéry produit ce raccourci pessimiste :

L'histoire, ou plutôt la chronologie d'un individu délicat, peut se résumer ainsi : plus il va, plus il envie ou plus il regrette ce qui l'a dégoûté.

A un âge — très tendre — la femme lui inspirait une sorte de dégoût. L'amour lui semblait saleté.

Dans un autre âge, l'argent, les gens et choses d'argent lui étaient de répugnantes idées.

Et, certain temps, le succès — fût-il gloire — lui paraissait ignominie. Etc...

Mais ce qui lui reste — l'essence délivrée de tous ces sous-produits — est si fin, si léger, si peu de chose et hors de prix, qu'il n'y en a jamais de quoi parfumer toute la vie. Alors, ce sont des retours, des regrets, des régurgitations de la tragique bêtise et vengeance impuissante sur soi-même, la mine ridicule d'incompris, de foudroyé, et l'amertume d'être amer.

Je pense bien que vous ne connaissez pas cet excès de mal. Moi, je m'efforce, avec un variable succès, d'y résister. Ma nature est extrémiste, changeante; je ne puis même compter sur la constance de mes dépressions.

Volontiers, M. Paul Valéry s'intitulerait « Philosophe Sportif ». « La seule vérité réelle est celle instantanée, écrit-il, imposée par les circonstances du moment à la diversité qu'on appelle un Homme. » Et cette page suit, qui éclaire à cru son auteur :

Je puis vous montrer, en d'autres mots, mon point de vue principal. C'est une comparaison. Nous possédons un certain domaine d'activités et de sensibilité qui est la Musique. Son histoire est simple. Ce qui nous fut donné est l'ensemble auditif, l'infinité des bruits. De cet ensemble, on a, par des procédés, isolé l'ensemble des sons. Celui-ci, à son tour étudié, a pu s'ordonner en gamme, l'expérience et la convention s'aidant. On a semblé s'appauvrir en passant d'une infinité à un corps fini. Mais, au contraire, ce nouveau système organisé a permis, non seulement de fixer les premières idées auditives, mais de les multiplier, de les enrichir, d'ajouter toute la richesse formelle à ces heureux hasards isolés du début. L'histoire récente du timbre le montre bien. Nos instruments sont les mêmes que ceux de nos grands-pères, à très peu près. Mais leurs timbres n'étaient pas classés comme les nôtres. Il a suffi d'une attention particulière pour donner une dimension de plus à l'espace musical. Chose remarquable, nous arrivons maintenant par ces détours apparents à nous rapprocher du bruit, du parlé, par synthèse. C'est là pour moi un grand exemple. Mon idéal serait de construire la gamme et le système d'accords dont la pensée en général serait la Musique.

Il ne s'agit de dilettantisme (comme on disait en 80). Un cheval de course entraîné tous les matins, poussé à fond, retenu à temps, pesé, nourri savamment, est une bien belle chose. Ce n'est pas du tout un dilettante. J'appellerai désormais philosophe un tel animal intellectuel

Mais ne croyez pas, mon cher Coste, que je me place à ce haut rang. Je n'ai ni box verni, ni de lad qui m'étrille l'entendement; sur la pelouse psychologique, je ne trotte de syllogismes ni ne galope d'analogies.

Toutefois, — soyons franc — si vers les 24 ans j'avais eu ce qu'il faut de rente certaine pour la liberté complète de l'esprit — tout compris — (et ce n'est pas énorme en vérité) je crois bien que j'aurais essayé. Essayé quoi? Enormément de choses pour ne bien retenir que ce qui aurait trouvé en moi quelque résonance.

MÉMENTO. — *Cahiers bleus* (23 mai) : « La vieille édition contre la nouvelle culture », par M. Georges Valois.

Notre Temps (29 mai) : « Stresemann-Briand », par M. Jean Luchaire. — « Rencontre avec H. de Monfreid », par M. G.-E. Monod-Herzen.

Le Crapouillot (juin) : « Les Salons ». — « Sur Delacroix », par M. J. Lucas-Dubreton. — « L'homme d'airain », par John Russel.

La Nouvelle Revue (1^{er} juin) : « Le mouvement anarchiste de 1870 à nos jours », par Mme Anna-Léo Zévaès.

Revue des Deux Mondes (1^{er} juin) : « M. Albert Lebrun », par Fidus. — « Du Pérou aux Antilles », par M. Paul Morand.

Revue hebdomadaire (28 mai) : Karl Tschuppik : « L'Impératrice Elisabeth d'Autriche ». — « Les pêcheurs royaux », par M. J. Delamain.

Le Correspondant (25 mai) : « U.R.S.S., nation en armes », par M. Rochefort. — « Le sacre du Printemps », poème de M. André Delacour.

Le Divan (avril-mai) : « Une clé de D.-H. Lawrence », par M. François Bardin. — « Poèmes de la Val-Dieu », M. Jean Lebrau.

Esculape (mai) : M. Ed. Gaillot : « Corot et les femmes ». — « Les os de Charles le Téméraire sont-ils restés à Nancy? Le duc était-il prognathe? », par le D^r Tricot-Royer.

L'Archer (mai) : M. Jules Marsan : « La Chartreuse de Parme. » — « Les propos de Compagnou », sur « La neurasthénie des Forts ». — M. Paul Voivenel, suite des impressions de guerre.

La Revue Mondiale (1^{er} juin) : « Souvenirs d'un habitué des Français », par M. Paul de Charliac. — Poèmes de M. André Romane et de Mme Madeleine Chantal. — « Le mensonge sexuel », par M. le D^r Frumusan.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Etapes d'une démolition (*Dépêche de Toulouse* du 23 mai). — Maurice Maindron (*Nouvelles littéraires* du 4 juin). — Mallarmé et la clarté (*Nouvelles littéraires* du 4 juin).

M. Camille Mauclair poursuit vaillamment son excellente campagne contre les aberrations de certains prétendus artistes modernes qui pourraient bien, si le public continue à se laisser bernier par les impostures du commerce cosmopolite, détruire tout à fait le goût. Dans la **Dépêche de Toulouse**, il expose les étapes de cette « démolition ».

A l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, on vit se manifester un grand courant d'esprit en faveur d'un « art européen » démolissant les routines des vieux styles trop aimés par le Français chauvin et casanier. Sur ce thème on exécuta de brillantes et faciles variations. Nous n'étions capables, assurait-on, que d'aimer et d'acheter des buffets Henri II et des chaises Louis XV. Cette honte ne pouvait être tolérée. Il fallait nous mettre à la page, et